

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 9

Artikel: Son confrère
Autor: Barancy, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255079>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT

A PORRENTUAY



N° 9

Supplément du Dimanche 5 mars

1905

SON CONFRERE

par JEAN BARANCY (Suite)

Il ne revint pas immédiatement sur ses pas et demeura à sa même place à regarder s'éloigner Mme Darennès, toute svelte et gracieuse dans sa robe rose, et Francine qui marchait à côté d'elle en mordant à belles dents la pêche savoureuse qu'il lui avait donnée.

Le soleil pailletait d'or les cheveux blonds de la jeune femme, relevés et frisottants sur sa nuque blanche, et ceux de l'enfant qui, s'échappant d'un large chapeau de paille, tombaient en boucles folles sur ses épaules.

Au moment de s'engager dans le chemin conduisant directement au village, Mme Darennès se retourna, aperçut de Montaudière et, honteuse d'être surprise dans ce mouvement qu'il pourrait interpréter à sa guise, s'inclina sur sa petite fille et l'embrassa. Puis toutes deux disparurent au détour de la sente ombreuse.

Alors, de Montaudière reprit lentement et en réfléchissant le chemin de sa tonnelle.

En somme, qui était cette Mme Darennès ? Elle avait accepté bien facilement l'offre de se reposer chez lui. Comme allure et comme langage, on ne pouvait certainement rien reprendre en elle ; mais sait-on jamais à quoi s'en tenir avec ces Parisiennes ?

Que penser de celle-ci qui était si délibérément entrée dans son jardin et qui s'y était assise pour causer avec la familiarité d'une ancienne connaissance ?

L'esprit fort sceptique du vieux garçon lui suggéra de singulières idées sur celle qui venait de partir, mais elles

ne firent que passer sans s'arrêter et, tandis que, le coude appuyé sur sa table, il réfléchissait à cette petite aventure, l'image de Mme Darennès ne lui apparut plus que sous les traits de la mère embrassant sa fillette, là-bas, dans le chemin que le soleil illuminait.

IV

Le lendemain matin, Jacquelin de Montaudière reçut une lettre de Séverin Larchet, lui disant :

« Monsieur et cher confrère,

« Veuillez m'excuser de ne pas vous avoir répondu plus tôt. J'ai été fort occupé depuis mon arrivée et dans l'impossibilité absolue de recevoir ou de m'absenter.

« Je ne vous suis pas moins très reconnaissant d'avoir bien voulu consacrer un article si élogieux à mon dernier roman, et je reste extrêmement flatté de votre opinion à l'égard

de mon humble talent. Je vous en remercie sincèrement et vous prie, monsieur et cher confrère, de recevoir l'expression de mes sentiments distingués.

« SÉVERIN LARCHET. »

De Montaudière un peu déçu tourna la feuille, espérant peut-être lire autre chose au verso.

Mais il n'y avait rien, et rien non plus dans ces lignes concises ne lui manifestait le désir d'une entrevue. C'était une lettre de remerciement et rien de plus. Cependant, il avait décidé de faire sa connaissance et il la ferait. Mais



Sports d'hiver. — Un match de hockey à Leysin.

Phot. G. Decaux et L. Buttner, Leysin (Vaud).

comment atteindre son but ? C'était à trouver voilà tout, mais il ne voulait pas donner au romancier le temps d'oublier son article.

Pourtant une réflexion l'embarrassa et le laissa perplexe. Devait-il, pour tenter sa démarche, attendre le retour de M. Caribé ? S'il le présentait au percepteur cela serait bien plus convenable que de se présenter lui-même ; mais si, par hasard, il allait s'attarder plus qu'il le croyait ?

Tout compte fait, il ne l'attendrait pas et, tout bonnement, tout franchement, il demanderait lui-même à M. Vilmaine de vouloir bien l'introduire auprès de Séverin Larchet. Il était inadmissible qu'il s'y refusât.

Justement parce que Séverin Larchet ne semblait guère empressé à satisfaire son désir, il tenait davantage à le voir. Et il ne retarderait pas plus. Il irait chez lui dès le lendemain, avec le prétexte de lui consacrer un nouvel article, de présenter l'auteur de *Pour Elle* aux lecteurs de l'*Indépendant*, après avoir présenté son livre.

Donc, le lendemain matin, au grand étonnement de sa servante, Jacquelin de Montaudière fit toilette de fort bonne heure et quitta sa maison après avoir prévenu Jeannoud de ne pas l'attendre à midi.

Il n'était encore que huit heures et demie, mais il n'arriverait pas à Rouvelles avant qu'il en fût dix et, déjà, il pourrait frapper à la porte de M. Vilmaine, car il aurait plus de chance de rencontrer Séverin Larchet le matin que dans l'après-midi.

Il faisait un temps bien à souhait pour la marche, délicieusement ensoleillé et frais cependant, et de Montaudière toujours très épris de sa chère campagne, trouvait un charme exquis à tout ce qui l'entourait, dans ce beau matin clair de septembre.

Une petite fille qui, tout à coup, sortant d'un sentier, se mit à courir devant lui attira surtout son attention.

Elle devait avoir dix ou douze ans, et c'était une enfant pauvre, mal vêtue et insouciant de sa misère, mais elle avait, s'éparpillant sur ses épaules mordues par le soleil, de beaux cheveux blonds en désordre.

Et voilà que, sans savoir pourquoi, Jacquelin de Montaudière pensa à la petite Francine dont les cheveux étaient blonds comme ceux de cette enfant. Peut-être même plus blonds encore, plus fins et plus soyeux en tout cas, car ils ressemblaient à ceux de sa mère, les jolis cheveux légers et frisottants sur sa nuque blanche ressemblaient à des fils de la vierge dorée par le soleil.

Bien qu'il n'eût jamais accordé beaucoup d'attention aux hommes, il n'avait pu s'empêcher de remarquer cela de même que, malgré lui, il n'avait pu s'empêcher de remarquer ses yeux.

Il y a comme cela dans la vie des choses auxquelles on ne prête pas son attention, qui n'ont aucune importance et qui vous frappent de même.

Des pervenches épanouies au coin d'un bois ou des yeux bleus qui vous regardent en passant, cela n'est rien et cependant, quelquefois, sans qu'on y ait songé une minute à l'avance, on éprouve un certain émoi très doux à la vue de ces mignonnes fleurs ou de ces yeux ingénus, sans qu'on en puisse préciser la cause.

Il suffit ainsi à de Montaudière de rencontrer cette paysantonne blonde, pour qu'aussitôt, il pensât à Francine et à sa jeune maman.

Mais ce fut une pensée fugace, aussitôt envolée, car la

façon dont il se présenterait à Séverin Larchet ne laissait pas que de le préoccuper étrangement.

D'abord, il aurait l'air de se trouver en ville pour affaires. L'occasion fait le larron. Il expliquerait qu'il n'avait pu résister, en passant, au désir de demander à son confrère parisien l'honneur d'un court entretien, et il dirait ceci, et il dirait cela. Mais enfin il ne se sentait pas absolument rassuré.

Il passa son mouchoir sur son front où perlaient quelques gouttes de sueur, traversa plus lentement le vieux pont de pierre jeté sur la Bléronne qui sépare l'un des faubourgs de la ville et, quelques minutes après, passait sans s'y arrêter devant le bureau de M. Vilmaine.

Ce bureau était situé au rez-de-chaussée, il lui sembla voir le percepteur déjà fort occupé avec plusieurs contribuables et il préféra sonner à sa maison d'habitation, tout à côté, où, pensait-il, il l'attendrait et où les explications seraient plus faciles.

Ce fut une petite servante campagnarde, fraîchement sans doute débarquée de son village, qui vint lui ouvrir en le saluant d'une jolie révérence et d'un sourire naïf.

— Bonjour monsieur, lui dit-elle, entrez et suivez-moi.

Elle avait, cette petite servante, une singulière façon d'introduire les visiteurs, mais de Montaudière, trop ému pour songer à s'en étonner, ne s'en formalisa pas non plus. Cependant, tandis qu'elle trottnait devant lui, pour lui montrer le chemin, dans un assez long couloir, il essaya de lui dire qu'il désirait voir.

— Voyons ma fille, voyons, lui dit-il au moment où après l'avoir fait entrer dans le salon, presque au fond du couloir, elle allait s'esquiver ; qui allez-vous annoncer et qui allez-vous chercher ? Vous ne savez ni qui je suis ni qui je demande.

— C'est vrai, monsieur, répondit-elle en s'arrêtant et en levant vers lui ses yeux enfantins.

Votre maître est occupé, reprit-il ; je l'ai vu avec plusieurs personnes en passant devant son bureau. Ne le dérangez pas ; je préfère attendre... A moins, ajouta-t-il après une pause, et prenant une brusque résolution, que je puisse voir M. Séverin Larchet.

Elle ouvrit plus encore ses grands yeux ingénus et resta bouche bée dans l'attente d'une explication qui, d'ailleurs ne vint pas.

— Vous voulez peut-être parler, demanda-t-elle, de M. Séverin qui écrit des livres ?

— Certainement, répondit de Montaudière, y en a-t-il donc un autre ?

Un sourire un peu moqueur éclaira soudain le visage de la petite servante.

— Il est au marché, dit-elle.

— Au marché ! Vous moquez-vous de moi ! s'écria-t-il interloqué.

— Oh que non, monsieur ! riposta-t-elle d'un air offensé. Je dis ce qui est, voilà tout. Ça l'amuse à ce qui paraît ; mais vous pouvez bien l'attendre si vous voulez.

De Montaudière pensa que ce romancier ne devait pas être aussi jeune qu'il se l'était imaginé, mais que peut-être cependant, il ne lui serait pas très agréable quand il rentrerait avec ses provisions culinaires, de se savoir attendu, et il allait répondre qu'ayant à faire en ville, il préférerait revenir, lorsqu'une voix d'homme appelant la servante arriva jusqu'à eux.

— Drinette ! où es-tu donc ?

Elle le quitta sans plus de cérémonie et courut vers son maître qui l'appelait d'une chambre au fond du corridor.

— J'étais avec un monsieur qui vient d'arriver, balbutia-t-elle, et qui...

— Quel monsieur ?

— Je ne sais pas encore, car...

— Allons, va travailler, dit-il.

Et il se rendit auprès de M. Montaudière, confus et prêt à partir.

— Vous désirez me parler, monsieur, dit-il, et ma nigaude servante n'aura même pas su vous comprendre. Veuillez vous asseoir, je vous prie.

— C'est à monsieur Séverin Larchet, fit de Montaudière, que j'ai l'honneur...

— Non, monsieur, répondit en souriant son interlocuteur, je suis monsieur Vilmaine.

— Alors, excusez-moi, monsieur, répliqua-t-il. Tout à l'heure, en passant devant votre bureau, je vous ai vu si occupé que je n'ai pas osé vous déranger. Je désirais parler à M. Séverin Larchet, par votre aimable intermédiaire d'abord, mais en vous croyant au travail, c'est lui-même que j'ai pris la liberté de demander.

M. Vilmaine ne répondit pas immédiatement et un sourire glissa sur ses lèvres fines.

— Voudriez-vous, reprit-il, avoir l'obligeance de me dire votre nom.

— Oh ! pardon, fit-il. Je suis monsieur de Montaudière et, peut-être, mon nom ne vous est-il pas tout à fait inconnu.

— Il m'est parfaitement connu, au contraire ! s'écria le percepteur. J'ai eu maintes fois, monsieur, la bonne fortune de lire vos articles et vos poésies.

De Montaudière s'inclina.

— Tant mieux, dit-il, si j'ai pu quelquefois vous distraire un moment. Sans doute avez-vous lu la biographie que j'ai consacrée à Séverin Larchet ?

— Certainement, répondit M. Vilmaine et je l'ai lu avec d'autant plus d'intérêt que : non seulement il est consacré à un auteur que nous aimons, mais qui est écrit avec un talent dont je vous félicite.

— Vous êtes indulgent, dit-il modestement. Mais, si telle est votre opinion dont je suis fier, croyez-vous qu'elle soit aussi celle de Séverin Larchet ?

(A suivre)

Jean BARANCY.



Chocarne-Moreau (P.-C.) H. C. Marchand de plaisirs.

Chocarne Moreau. Marchand de plaisirs.

Un tableau vraiment bien fait et qui a été beaucoup remarqué au Salon de Paris en 1904. Une scène de chaque jour prise sur le vif : Un jeune „fils à papa“ ayant quelques sous en poche veut essayer sa chance au tourniquet. Si cette dernière lui est favorable, il aura bientôt quelque friandise, quelque bâton de sucre d'orge à grignoter. Son camarade en blouse noire, avec sa sacoche de livres au côté, voudrait aussi tenter la fortune,

mais les fonds manquent et il doit se contenter de regarder, ainsi que les deux autres bambins l'un avec son panier, sous le couvercle duquel on voit sortir le goulot d'une bouteille, l'autre que son petit cheval laisse subitement indifférent. — Quant au marchand de plaisirs, il est confiant dans le résultat final ; il sait bien que les chances de gain sont assez rares et que, comme à Monaco, ce sont presque toujours les joueurs qui sont plumés.

G.

NOUVELLES A LA MAIN

A la caserne.

Le commandant interpelle son ordonnance, gros joufflu spirituel comme un hippopotame et vif comme un veau marin.

— Et ma lettre, imbécile ?

— Je l'ai portée à la poste, ma cap'taine.

— Mais, il n'y avait pas d'adresse, animal !

— Ah ! ma cap'taine, vous aviez dit que j'aurais quat'jours de boîte, si pour lors qu'on savait à qui vous écriviez !...

PROVERBES

Le plus grand de tous les plaisirs est d'en pouvoir faire.

L'amitié ne marche pas avec un grand bruit.

L'argent vaut moins que l'or, l'or moins que la vertu.

La résignation est la sœur de l'espérance.

Le cœur n'a pas de rides.